

LA FIGURE DU « PHILOSOPHE »

Alain SANDRIER, Professeur de Littérature française, Université de Caen

Partie 1 – Un « siècle des philosophes »... sans philosophe !

Le Siècle des Lumières s'est considéré lui-même comme une période de développement de la raison et n'a pas manqué de se revendiquer comme le « siècle des philosophes ». Pourtant il y a un paradoxe. En effet, si l'on interroge l'histoire de la philosophie, particulièrement en France, le siècle des philosophes apparaît curieusement sans véritables philosophes. Entre Leibniz et Kant aux extrémités, tous deux allemands, qui retenir de la tradition des grands bâtisseurs de systèmes philosophiques ?

En France, il y a bien Rousseau évidemment en philosophie politique, mais on le revendique également et parfois avant tout, non sans raison, comme un grand écrivain et particulièrement un romancier de grande influence. Quant à Voltaire, rarement on le considère comme un philosophe, alors même qu'il est celui par excellence qu'on regarde à l'époque comme le patriarche non seulement des lettres mais aussi des philosophes. Et que dire enfin de Diderot dont la stature philosophique est la moins mise en avant, alors même qu'il est sans doute de tous ceux que j'ai nommés, celui qui a la culture en histoire de la philosophie la plus solide et la plus développée.

Bref, tous nos grands penseurs de ceux qu'on appellerait traditionnellement philosophes, en incluant ici par exemple Montesquieu, sont davantage vus dans l'histoire de la philosophie comme des écrivains. Et bien souvent d'ailleurs, réciproquement, on trouve que nos grands écrivains des Lumières - on peut penser en particulier aux romanciers - sont un peu trop philosophes. Bref, c'est un siècle philosophique sans philosophes purs, si je puis dire, et c'est peut-être ce qui est le plus marquant et aussi le plus instructif. Les Lumières sont foncièrement une période de philosophie impure et c'est là leur richesse.

Partie 2 – Des philosophes qui rejettent les « systèmes »

A vrai dire, les philosophes du Siècle des Lumières souhaitent nettement se démarquer de la conception que le terme a revêtu depuis Descartes, celui d'un penseur apte à formuler des généralités systématiques, ambitionnant de rendre compte des grandes questions métaphysiques. Avec l'empirisme d'un Locke dont l'influence s'exerce très profondément sur tout le siècle, la portée de la démarche philosophique se veut plus modeste et cela a quelques conséquences.

Dès 1734 dans les *Lettres philosophiques*, Voltaire oppose à Descartes, auteur de romans métaphysiques, la démarche de Locke et Newton, empirique et expérimentale. En fait, la cible principale sera ce que l'on appelle, pour le dénigrer, « l'esprit de système ». Les grandes abstractions ne mènent à rien et sont souvent un simple jeu avec les mots. Cette traque des chimères abstraites et purement verbales est une des obsessions du siècle.

Partie 3 – Le Philosophe, un manifeste

Ce qu'il faut noter, c'est que le portrait idéal du philosophe a été tracé dès le début du siècle, même si cette figure ne prend sa pleine mesure que dans la seconde moitié. Exemple frappant, le fameux article « Philosophe » de l'*Encyclopédie* ne paraîtra qu'en 1765 alors que sa source est beaucoup plus ancienne. En effet, ce texte, retravaillé par les éditeurs de l'*Encyclopédie*, s'appuie sur un essai de 1716 que l'on doit à Dumarsais, un grammairien important et qui a écrit d'ailleurs pour l'*Encyclopédie* avant sa mort en 1756. C'est aussi un libre penseur et il a merveilleusement, au tout début de la Régence, brossé le portrait de ce que doit être un philosophe. Il insiste, comme l'a déjà fait Locke, sur la finitude des connaissances humaines et la modestie qu'en retour, doit avoir le philosophe sur les objets qu'il examine.

Mais il ajoute aussi une dimension qui me paraît essentielle pour la compréhension des Lumières, c'est une dimension morale et sociale. Écoutons-le dans ses propres mots, ce sera plus éloquent :

« L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes.

Mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive ; il porte plus loin son attention et ses soins. L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer ou dans le fond d'une forêt. Les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire, et dans quelque état où il se puisse trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi, la raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables. Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pratique, et qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. »

Les vaines spéculations font évidemment référence aux débats théologiques.

Ce qui est important ici, c'est l'inscription du philosophe dans une sociabilité. Le philosophe n'est pas un penseur enfermé dans sa tour d'ivoire, c'est un homme sociable car il prend acte de ce que l'être humain est fait pour et par la société. Seul Rousseau nuancera sérieusement cette hypothèse qui fait de l'homme qui pense un être en interaction constante, quelqu'un qui pense non seulement pour le plaisir pur de la spéculation mais aussi parce que la pensée touche la société.

Bref, le philosophe n'oublie jamais, au dix-huitième siècle, qu'il doit être utile pour ses concitoyens. C'est cette même utilité qui favorisera l'émergence de disciplines nouvelles de la pensée, en particulier ce qu'on appellera « l'économie politique », discipline très représentative de cette impossibilité chez les philosophes des Lumières et même le danger, selon eux, d'établir une frontière trop rigide entre la théorie et la pratique. Aussi, ces philosophes se sentent pleinement investis dans une action concertée pour favoriser une pensée libérée de ses entraves les plus pesantes, si bien que les philosophes vont d'emblée constituer un parti. C'est au moins ce que leur reprochent les forces les plus conservatrices.

Et il est vrai qu'avec l'*Encyclopédie* et l'avènement d'une nouvelle génération plus offensive, une acception plus polémique et partisane du terme de « philosophe » va s'imposer. Petit à petit, « philosophe » va devenir synonyme d'« encyclopédiste », tout au moins de soutien du clan encyclopédique, si bien que ce terme va cristalliser un certain nombre de rejets, celui des anti philosophes naturellement, mais aussi la prise de distance ostensible d'un Rousseau qui va rompre publiquement avec Diderot et ses amis.

Du coup, la fin de siècle sera l'accomplissement d'une génération de philosophes qui incarnent, après la bataille encyclopédique, un nouvel ordre dont le symbole pourrait être Condorcet par exemple. Mais ce philosophe, presque institutionnel, suscitera à son tour le rejet au profit de la figure inclassable de Rousseau, hors système. Comme nous le constatons, le philosophe n'a donc cessé de se transformer.